

Carnet  
Spectacle



Opéra Orchestre  
National  
Montpellier

Occitanie/Pyrénées-Méditerranée

# Fêlures du mal

sam 13 • dim 14 mars 2021

Opéra Comédie





# Opéra Orchestre National Montpellier

Occitanie/Pyrénées-Méditerranée

**Valérie Chevalier**  
directrice générale  
**Michael Schönwandt**  
chef principal

## **Bibliographie :**

BELLERET, Robert, *Léo Ferré, une vie d'artiste*, Arles, Actes sud, 1999

BESINGRAND, Franck, *Henri Duparc*, Paris, Bleu nuit éd., 2019

CALVET, Louis-Jean, *Léo Ferré*, Paris, Archipoche, 2013

DENIZEAU, Gérard, *Les Genres musicaux, vers une nouvelle histoire de la musique*, Paris, Larousse, 2000

FRANÇOIS-SAPPEY, Brigitte, et CANTAGREL, Gilles (sous la direction de), *Guide du Lied et de la mélodie*, Paris, Fayard, 1994

STRELETSKI, Gérard, *Aspects de la mélodie française*, Paris, Symétrie, 2008

STRICKER, Rémy, *Les Mélodies de Duparc*, Arles, Actes sud, 1999

# Fêlures du mal



**sam 13 mars à 19h**

**dim 14 mars à 17h**

**Opéra Comédie**

Durée : ± 1h

## **Représentations scolaires**

lun 15 et mar 16 mars à 14h30

Opéra Comédie

Sur des musiques de Léo Ferré  
et des poèmes de Charles Baudelaire,  
Arthur Rimbaud et Paul Verlaine

**Vera Cirkovic**

Idée, chant et mise en scène

**Jeff Kellner**

guitare

**Pedro Giorlandini**

directeur musical et arrangeur

**Murci Bouscayrol**

arrangements additionnels

**Oria Puppo**

scénographie, vidéo, lumières,

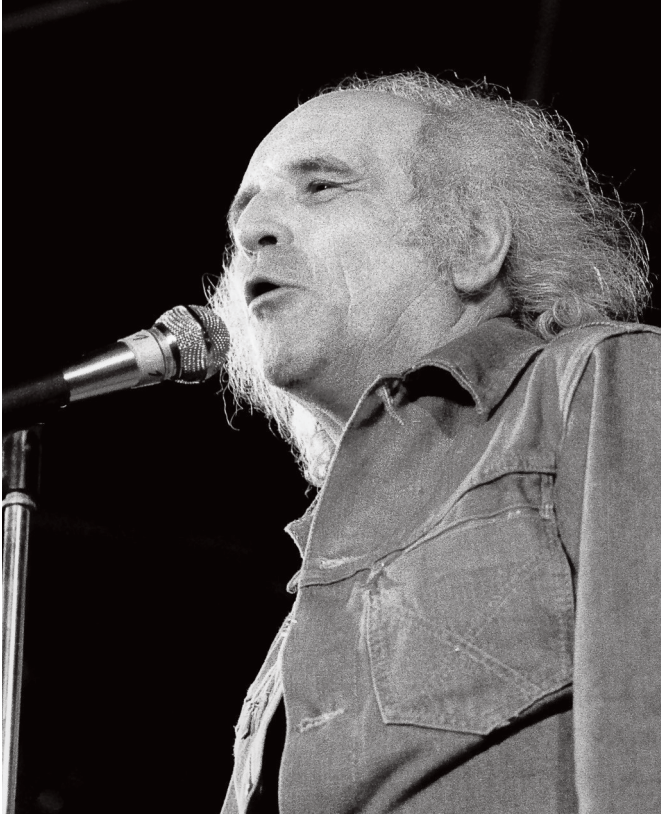
costumes et mise en scène

**Malia Bendi Merad**

mise en scène

Nous vous rappelons qu'il est formellement interdit  
de filmer, enregistrer ou photographier les spectacles.

# Les compositeurs



## Léo Ferré (1916–1993)

À la libération, il commence à se produire dans un cabaret parisien, « Le bœuf sur le toit », où il chante ses propres chansons. Le succès arrive au début des années 1950, lorsqu'il chante à l'Olympia en première partie de Joséphine Baker, puis en vedette en 1955. Parallèlement à l'écriture de ses propres textes, Ferré a toute sa vie chanté les poètes : Rutebeuf, Villon, Apollinaire, Aragon..., puis en 1957 tout un disque autour des *Fleurs du mal* de Baudelaire. À partir des années 1960, Ferré connaît un succès qui ne se démentira plus, tant en France qu'à l'étranger, notamment au Canada. Proche des idées anarchistes et communistes, il sera le chantre de la contestation en 1968 et restera en phase avec son époque, se tournant même brièvement vers la pop music en 1970. C'est dans cette décennie, alors âgé de presque soixante ans, qu'il débutera une nouvelle carrière, celle de chef d'orchestre, dirigeant entre autres le *Concerto pour la main gauche* de Ravel. Installé en Toscane avec sa troisième épouse, il y meurt le 14 juillet 1993 à l'âge de 77 ans. Poète et musicien d'exception, se tenant sur la frontière mouvante de la chanson et de la musique symphonique, Ferré tient une place à part dans l'histoire de la musique française. « À cause de Léo Ferré, écrit Louis Aragon, il faudra réécrire l'histoire littéraire un peu différemment ».

Poète, pianiste, compositeur, interprète, Léo Ferré voit le jour en plein cœur de la Première guerre mondiale, le 24 août 1916 à Monaco. Son père est directeur du personnel du Casino de Monte-Carlo mais c'est son oncle maternel, violoniste à l'Opéra qui l'initie à la musique en le faisant assister aux répétitions et aux concerts dans lesquels il rencontrera Beethoven, Mozart et Ravel. Envoyé pendant huit ans dans un pensionnat religieux en Italie, il y perfectionnera son étude du solfège et s'essayera à la composition. C'est dans le décor très strict du pensionnat qu'il découvre, en cachette, des auteurs considérés comme subversifs par les religieux : Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé. Poussé par son père, il fait des études de Sciences politiques à Paris avant de faire son service militaire puis d'être démobilisé un an plus tard en 1940. Il continue pourtant d'écrire des textes et de la musique, encouragé par Charles Trenet puis Edith Piaf.



# Henri Duparc

## (1848–1933)

Auteur d'un unique opéra inachevé et de deux poèmes symphoniques, Henri Duparc est avant tout un compositeur de mélodies, à classer, malgré sa faible production, parmi les plus grands musiciens français de son temps. Né à Paris le 21 janvier 1848, il décèdera à Mont-de-Marsan quatre-vingt cinq ans plus tard. Pourtant, c'est dès 1885 qu'il cesse complètement de composer, terrassé par une maladie neurologique mystérieuse qui l'empêchera de poursuivre sa carrière de musicien. Pourtant, malgré la finesse de son catalogue, dix-sept mélodies, il est considéré dès l'âge de vingt ans comme un mélodiste de premier plan et il fait partie en 1971, aux côtés de Camille Saint-Saëns, Jules Massenet, Gabriel Fauré ou César Franck, des fondateurs de la Société Nationale de Musique, créée pour mettre en lumière la musique française face à la musique germanique, notamment celle de Wagner. Henri Duparc, pourtant, avait découvert l'opéra wagnérien à Bayreuth dès 1869 et s'était senti proche de la conception germanique de l'art musical. Ses mélodies représentent le point de convergence entre France et Allemagne, entre romantisme et symbolisme, moment fusionnel éphémère dans la crise esthétique éprouvée par les musiciens français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.



# Les poètes



## Charles Baudelaire (1821–1867)

Enfin majeur, il peut disposer de l'héritage paternel et affirme son dandysme dans une vie élégante et excentrique, dilapidant sa fortune. Inquiets de la fonte rapide du patrimoine, les Aupick le font reconnaître « éternel mineur » et lui imposent un budget strict. Il s'éprend très jeune de Jeanne Duval, actrice infidèle et fantasque et cette passion douloureuse le détruira moralement. En 1857 sont publiées *Les Fleurs du mal*, fruit de douze années de labeur. Deux mois après la publication, Baudelaire et son éditeur sont condamnés pour « offense à la morale publique et aux bonnes mœurs ». Jusqu'en 1861, il remanie et enrichit son recueil mais, en proie à l'alcool et aux drogues, criblé de dettes, sa santé se dégrade et il songe au suicide. Après avoir tenté une nouvelle carrière à Bruxelles il revient à Paris en 1866 et y meurt un an plus tard après une terrible agonie le 31 août 1867.

Né et mort à Paris, Charles Baudelaire occupe une place de choix dans le Panthéon des poètes français par la seule force de son recueil *Les Fleurs du mal*. Après une petite enfance heureuse, la vie du jeune Baudelaire bascule avec la mort de son père en 1827 et le remariage de sa mère avec Jacques Aupick, un homme autoritaire que l'enfant ne pourra jamais aimer. Cet événement familial sera pour Baudelaire vécu toute sa vie comme la perte du paradis, la chute originelle. Il va considérer son existence comme étant placée sous le signe d'une triple malédiction : celle du travail poétique, celle de la souffrance et celle de la réprobation sociale. Après des études secondaires à Lyon, il monte à Paris et y fréquente la bohème du quartier latin, un monde en déchéance qui l'attire. Pour l'éloigner de ses mauvaises fréquentations, sa mère et son beau-père l'envoient faire un long voyage à l'île Maurice, l'île Bourbon puis Calcutta. Mais ce voyage n'a pas l'effet recherché, Baudelaire sombre dans la mélancolie et regagne la France.

# Paul Verlaine

## (1844–1896)

Verlaine voit le jour le 30 mars 1844 à Metz. Remarquablement intelligent, doué pour le dessin, il se passionne pour la littérature et devient critique littéraire pour la revue *L'Art* en 1865. Deux ans plus tard, sa cousine Elisa dont il était amoureux décède et Verlaine sombre dans l'alcool. En 1870, il se marie avec une toute jeune fille, Mathilde Mauté, et oublie momentanément son alcoolisme et sa violence. Pourtant, un an plus tard, Verlaine rencontre et accueille Rimbaud. Fasciné par le génie de l'adolescent, il retrouve ses anciens démons, l'ivresse et l'homosexualité. La relation chaotique des deux poètes prendra fin en juillet 1873, lorsque Verlaine est incarcéré à la prison de Mons pour avoir tenté de tuer Rimbaud d'un coup de revolver. C'est pendant sa détention que seront publiées, en mars 1874, les *Romances sans paroles*. En prison, Verlaine éprouve des remords et découvre Dieu. Libéré en 1875, il mène pendant quatre années une vie exemplaire mais son retour à Paris et la mort d'un jeune homme dont il s'était épris le font replonger dans l'alcool. Il sombre alors dans une déchéance faite de scandales, de violences et d'alcoolisme, puis de misère à la mort de sa mère. Paradoxalement, c'est à cette époque qu'il connaît la célébrité lorsque les jeunes talents de son époque le reconnaissent comme leur maître. Consacré « Prince des poètes » en 1894, il meurt deux ans plus tard, entouré des plus grandes plumes de cette fin de siècle : Barrès, Anatole France, Mallarmé.

# Arthur Rimbaud

## (1854–1891)

Né à Charleville le 20 octobre 1854, le jeune Arthur Rimbaud reçoit une éducation sévère et classique auprès de sa mère, une femme austère et dévote. Bon élève, il écrit des vers latins et se passionne pour la littérature. Pourtant, à seize ans, il se révolte contre la bourgeoisie, sa mère, l'école, l'Église, contre l'ordre moral et le nationalisme. Fuyant Charleville, il fugue à Paris puis en Belgique et écrit sa révolte dans de nombreux poèmes. Ayant envoyé ses poèmes à Verlaine, celui-ci lui répond : « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend. ». Il monte alors à Paris pour séduire les cénacles poétiques, mais on lui reproche son arrogance et son agressivité. Il séduit Verlaine, de dix ans son aîné, qui abandonne sa femme et part avec lui vivre une vie de bohème et de débauche en Belgique puis à Londres. C'est probablement à cette époque que Rimbaud écrit ses premières *Illuminations*. Après sa rupture violente avec Verlaine, Rimbaud rentre à pied dans la maison familiale des Ardennes où il achève *Une Saison en enfer*. L'année 1875 est celle de l'abandon de la poésie. Rimbaud voyage à travers toute l'Europe puis tente l'aventure orientale, onze années en Abyssinie et à Aden. Atteint d'une tumeur cancéreuse à la jambe, il s'embarque pour Marseille où la gangrène l'emporte le 10 novembre 1891 à l'âge de trente-sept ans.

# Fêlures du mal

## Les textes du concert

### 1. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* « La Servante au grand cœur »

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,  
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,  
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.  
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,  
Et quand octobre souffle, émondeur des vieux arbres,  
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,  
Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,  
A dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,  
Tandis que, dévorés de noires songeries,  
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,  
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,  
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver  
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille  
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,  
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,  
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,  
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,  
Grave, et venant du fond de son lit éternel  
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,  
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,  
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse?

### 2. Paul Verlaine, *Poèmes saturniens* « Mon rêve familial »

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent  
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? - Je l'ignore.  
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

### 3. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* « La Vie antérieure »

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux  
Rendaient pareils le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu des voluptés calmes,  
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs  
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,  
Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,  
Et dont l'unique soin était d'approfondir  
Le secret douloureux qui me faisait languir.



#### 4. Arthur Rimbaud, *Les poètes de sept ans*

Et la Mère, fermant le livre du devoir,  
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,  
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences  
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance; très  
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits,  
Semblaient prouver en lui d'âpres hypocrisies.  
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisisées,  
En passant il tirait la langue, les deux poings  
À l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.  
Une porte s'ouvrait sur le soir: à la lampe  
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,  
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été  
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté  
À se renfermer dans la fraîcheur des latrines:  
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.

Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet  
Derrière la maison, en hiver, s'illuminait,  
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne  
Et pour des visions écrasant son œil darne,  
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.  
Pitié! Ces enfants seuls étaient ses familiers  
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,  
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue  
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,  
Conversaient avec la douceur des idiots!  
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,  
Sa mère s'effrayait; les tendresses, profondes,  
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.  
C'était bon. Elle avait le bleu regard, – qui ment!

À sept ans, il faisait des romans, sur la vie  
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,  
Forêts, soleils, rives, savanes! – Il s'aidait  
De journaux illustrés où, rouge, il regardait  
Des Espagnoles rire et des Italiennes.  
Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes,  
À Huit ans, – la fille des ouvriers d'à côté,  
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,  
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,  
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,  
Car elle ne portait jamais de pantalons;  
– Et, par elle meurtri des poings et des talons,  
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,  
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,  
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou;  
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.  
Il n'aimait pas Dieu; mais les hommes, qu'au soir fauve,  
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg  
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,  
Font autour des édits rire et gronder les foules.  
– Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles  
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,  
Font leur remuement calme et prennent leur essor!

Et comme il savourait surtout les sombres choses,  
Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,  
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,  
Il lisait son roman sans cesse médité,  
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,  
De fleurs de chair aux bois sidéraux déployées,  
Vertige, écroulements, déroutés et pitié!  
– Tandis que se faisait la rumeur du quartier,  
En bas, – seul, et couché sur des pièces de toile  
Écruë, et pressentant violemment la voile!

**5. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*  
« À celle qui est trop gaie »**

Ta tête, ton geste, ton air  
Sont beaux comme un beau paysage ;  
Le rire joue en ton visage  
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles  
Est ébloui par la santé  
Qui jaillit comme une clarté  
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs  
Dont tu parsèmes tes toilettes  
Jettent dans l'esprit des poètes  
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème  
De ton esprit bariolé ;  
Folle dont je suis affolé,  
Je te hais autant que je t'aime !

Quelquefois dans un beau jardin  
Où je traînais mon atonie,  
J'ai senti, comme une ironie,  
Le soleil déchirer mon sein ;

Et le printemps et la verdure  
Ont tant humilié mon cœur,  
Que j'ai puni sur une fleur  
L'insolence de la Nature.

Ainsi je voudrais, une nuit,  
Quand l'heure des voluptés sonne,  
Vers les trésors de ta personne,  
Comme un lâche, ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,  
Pour meurtrir ton sein pardonné,  
Et faire à ton flanc étonné  
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !  
A travers ces lèvres nouvelles,  
Plus éclatantes et plus belles,  
T'infuser mon venin, ma sœur !

**6. Paul Verlaine, *Romances sans paroles*  
« Ô triste, triste était mon âme »**

Ô triste, triste était mon âme  
A cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé  
Bien que mon cœur s'en soit allé,

Bien que mon cœur, bien que mon âme  
Eussent fui loin de cette femme.

Je ne me suis pas consolé,  
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Et mon cœur, mon cœur trop sensible  
Dit à mon âme : Est-il possible,

Est-il possible, - le fût-il,  
Ce fier exil, ce triste exil ?

Mon âme dit à mon cœur : Sais-je,  
Moi-même, que nous veut ce piège

D'être présents bien qu'exilés  
Encore que loin en allés ?

**7. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*  
« La mort des amants »**

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux,  
Et d'étranges fleurs sur des étagères,  
Éclosoes pour nous sous des cieus plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,  
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,  
Qui réfléchiront leurs doubles lumières  
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,  
Nous échangerons un éclair unique,  
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,  
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,  
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

**8. Paul Verlaine, *Romances sans paroles*  
« Green »**

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches  
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.  
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches  
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée  
Que le vent du matin vient glacer à mon front.  
Souffrez que ma fatigue à vos pieds reposée  
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête  
Toute sonore encore de vos derniers baisers;  
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,  
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

**9. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*  
« L'invitation au voyage »**

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble!  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble!  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
– Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

**10. Paul Verlaine, *Fêtes galantes*  
« Colloque sentimental »**

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah! les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignons nos bouches! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir!  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

**11. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*  
« L'Albatros »**

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

**12. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*  
« Les métamorphoses du vampire »**

La femme cependant, de sa bouche de fraise,  
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,  
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,  
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc:  
« Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science  
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.  
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants,  
Et fais rire les vieux du rire des enfants.  
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,  
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles!  
Je suis, mon cher savant, si docte aux Voluptés,  
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés,  
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,  
Timide et libertine, et fragile et robuste,  
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi,  
Les anges impuissants se damneraient pour moi! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,  
Et que languissamment je me tournai vers elle  
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus  
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus!  
Je fermai les deux yeux, dans ma froide épouvante,  
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,  
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant  
Qui semblait avoir fait provision de sang,  
Tremblaient confusément des débris de squelette,  
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette  
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,  
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

# Green

## Un poème, quatre mises en musique

*Green* est un poème de Paul Verlaine issu du recueil *Romances sans paroles*, publié en 1874, composé vraisemblablement un an plus tôt, lors de la relation tumultueuse du poète avec Arthur Rimbaud. Dédié dès son titre à une grande musicalité (la référence est faite à un ensemble de pièces pour piano de Felix Mendelssohn), les *Romances sans paroles* ont inspiré de nombreux musiciens.

*Green* est issu de la quatrième et dernière partie du recueil, intitulée *Aquarelles*. Parmi les musiciens l'ayant illustré se trouvent rien de moins que Claude Debussy, Gabriel Fauré, Reynaldo Hahn et bien entendu Léo Ferré.

« Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches  
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.  
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches  
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée  
Que le vent du matin vient glacer à mon front.  
Souffrez que ma fatigue à vos pieds reposée  
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête  
Toute sonore encore de vos derniers baisers ;  
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,  
Et que je dorme un peu puisque vous reposez. »







## **Green** selon Claude Debussy

C'est la cinquième mélodie du recueil *Ariettes oubliées* du compositeur français, publié en 1888, soit quatorze ans à peine après la publication des poèmes. Ces mélodies sont au nombre de six, et toutes font parties des *Romances sans paroles*. Les trois premières appartiennent au premier livre du recueil poétique : « Ariettes oubliées », qui donna son titre à l'œuvre de Debussy, les trois dernières, dont *Green* au dernier livre, « Aquarelle ». Dans son recueil, Debussy nous fait entendre à quel point la poésie de Verlaine, alors favori des musiciens, est une poésie musicale, à quel point la musique est poésie. Ici, texte et musique s'entremêlent et les rôles de la voix et de l'accompagnement, jusque-là bien établis, tendent à se confondre. Le chant s'éclipse devant le texte, frôlant souvent la déclamation et le piano se fait parfois lyrique. *Green* est écrit en *sol* bémol majeur et Debussy indique sur la partition un caractère « joyeusement animé ». La tendresse du texte est soulignée par un triple balancement : balancement métrique (mesure à 6/8), balancement rythmique (motif en trois croches) et balancement formel (forme ABA).



## **Green** selon Gabriel Fauré

Trois ans après les *Ariettes oubliées* de Debussy, Gabriel Fauré met à son tour le poème de Verlaine en musique dans son cycle des *Cinq mélodies de Venise* opus 58. Les poèmes, dont *Green* en est le centre, sont tous de la plume de Verlaine, des *Romances sans paroles* et des *Fêtes galantes*. Conçues comme un véritable petit cycle, les mélodies sont disposées afin de former une véritable histoire, la chronique d'un amour vénitien dont Fauré déplora que le dernier chapitre, celui de l'extase, « ne soit pas vrai ». En effet, le musicien l'écrivit pour la princesse de Polignac, son hôte mécène et mélomane, lors d'un séjour à Venise.

Après « Mandoline », brossant l'atmosphère vénitienne, et « En sourdine », dialogue passionnel, « Green » propose un repos aux amants, dans la même tonalité que celle précédemment choisie par Debussy. Par contre, à l'opposé de Debussy, l'atmosphère y est plus ténue, plus « haletante », pour reprendre les mots de Fauré, plus en retrait. Le texte y est rendu dans une plus grande densité littéraire (la pièce est d'un quart plus courte que celle de Debussy), avec un effet final d'épuisement. Le poème qui suit, « À Clymène », est une langoureuse barcarolle tandis que « C'est l'extase » conclut le cycle en reprenant les différents thèmes.



## Green selon Reynaldo Hahn

Moins connu que Debussy ou Fauré, Reynaldo Hahn (1874–1947), musicien français d'origine vénézuélienne, fut de son temps l'ami des plus grands artistes, de Marcel Proust à Sarah Bernhardt, et fut l'auteur d'un important corpus de mélodies ainsi que des opérettes ou opéras.

Dès son premier recueil de *Vingt mélodies*, publié entre 1888 et 1900, il met en musique des textes d'une haute valeur poétique tels que ceux de Hugo, Banville, Gautier, mais évidemment aussi Verlaine dont il reprend *Green* pour sa huitième pièce, le rebaptisant *Offrandes*. Contrairement aux versions précédentes, plus enlevées, en particulier celle de Fauré, la mise en musique se fait ici de façon plus statique, plus lente, suivant fidèlement la prosodie du poème avec une ligne vocale proche de la déclamation.



## Green selon Léo Ferré

Composée en 1961 puis enregistrée en 1964 pour l'album *Verlaine et Rimbaud* chantés par Léo Ferré, *Green* est un bon exemple d'un intime mélange entre culture populaire (la chanson) et culture savante (la poésie de Verlaine). La voix de Ferré est accompagnée par un orchestre (contrairement aux versions pour piano et voix de Fauré et Debussy), où l'on perçoit notamment une harpe dont les amples arpèges, présents dès le début du morceau, lui confèrent une impression de légèreté, et un piano (à la fin de la deuxième strophe). La ligne mélodique est mobile, son ambitus large et la rythmique suit fidèlement les articulations du poème et sa prosodie. La forme globale de la mélodie repose sur un mouvement d'élan et de retombée trouvant son climax sur les premiers mots des troisièmes vers de chaque strophe. La seule liberté prise quant au texte original est la répétition du dernier hémistiche de chaque strophe. Si la tonalité est statique, l'harmonie est riche, généralement à quatre sons, et les progressions harmoniques peuvent rappeler celles du jazz.

Épris de poésie, Ferré avait à cœur de faire entrer les poètes qu'il aimait dans la culture populaire. En 1961, alors qu'il compose son album *Verlaine et Rimbaud*, il explique ainsi: «Je fais un récital pour que de grands poètes aient leur place dans la mécanique contemporaine des juke-box, de la radio, de la télévision.»

## 4 points de vocabulaire

### Ambitus

Étendue d'une voix ou d'un instrument, dans un morceau donné, de sa note la plus grave à sa note la plus aigüe.

### Arpège

Accord exécuté en faisant entendre ses notes l'une après l'autre.

### Figuralisme

Figure musicale illustrant par analogie le sens d'un mot. Par exemple, une ligne mélodique ascendante représentant l'envol d'un oiseau, une ligne descendante représentant une chute.

### Forme ABA

Forme en trois parties où un volet central, souvent contrastant, est encadré par un premier thème et par sa reprise.

# Pistes pédagogiques

## Fêlures du mal

Deux pistes pédagogiques afin de préparer les élèves au concert. Si la première est plus particulièrement destinée à des élèves du second degré, la seconde peut être adaptée à tous les niveaux.

### 1<sup>ère</sup> piste :

#### Composer un carnet critique

En classe, on écoute différentes mises en musique d'un même poème. Selon le choix du texte, les musiques peuvent être très différentes et de styles très variés. Chaque élève, ou groupe d'élève choisi sa version préférée et en fait la critique. Cela peut se faire sous la forme d'un article de journal, d'une chronique radio ou encore d'une page de blog.

### 2<sup>e</sup> piste :

#### La classe fait sa mélodie

Après avoir fait choisir un texte à la classe (on prendra soin de choisir des textes évocateurs, imagés, sans trop de difficultés lexicales), les élèves sont chargés de la mettre en musique. On peut par exemple inventer un ostinato rythmique, calqué par exemple sur le rythme d'une phrase du texte, et le faire exécuter par un petit groupe tout au long du poème (à la manière de la rythmique du *Boléro* de Ravel). Un deuxième groupe d'élève sera chargé d'enregistrer le texte en le déclamant de la façon la plus expressive possible, tandis qu'un ou plusieurs groupes d'élèves (selon la longueur du poème), aura pour mission d'illustrer de façon sonore quelques mots du texte lorsque celui-ci s'y prête (bruits de la nature par exemple). Le montage final superposera les différentes strates.



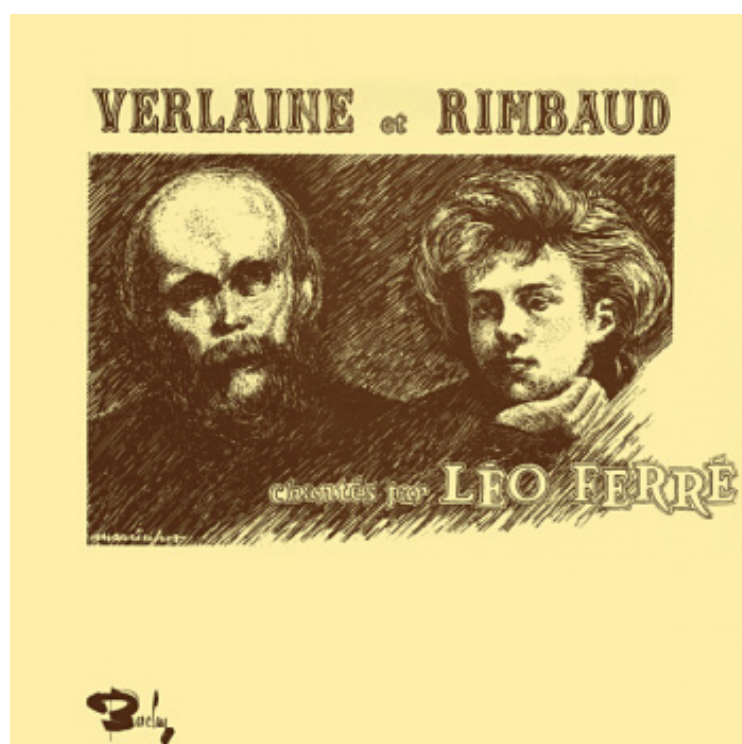
# Zoom sur...

## Léo Ferré et la poésie

La mise en chanson des poèmes de Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Mallarmé ou encore Apollinaire, occupera l'intégralité de la carrière de Léo Ferré, de ses premiers albums jusqu'à sa mort. Charles Baudelaire semble y tenir une place centrale puisque le musicien y reviendra tous les dix ans, depuis son album *Les Fleurs du mal chantées par Léo Ferré* en 1957, publié pour le centenaire de la publication du recueil. Premier album de chansons à être entièrement consacré à un poète, il fut accueilli avec tiédeur par la maison de disque. Ferré imposa tout de même son idée et inaugura ainsi une longue liste de disques consacrés aux poètes. Dans ce premier opus riche de douze poèmes, on retrouve «L'invitation au voyage», «La vie antérieure», «À celle qui est trop gaie», «Les métamorphoses du vampire» et «La mort des amants».

Dix ans plus tard, en 1967, Ferré récidive avec *Léo Ferré chante Baudelaire*, riche cette fois-ci de vingt-trois poèmes dont «L'Albatros» et «La Servante au grand cœur». En 1977, Ferré publie *Les fleurs du mal: suite et fin* et il rendra une dernière fois hommage au poète en 1987 dans l'album *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, mélangeant les vers de Baudelaire à ses propres textes et à ceux de Rimbaud, d'Apollinaire et de Verlaine, dont «Colloque sentimental».

En 1964, l'album *Verlaine et Rimbaud* réunira les deux poètes autour de vingt-quatre chansons, dont «Mon rêve familial», «Ô triste, triste était mon âme», «Green» (Verlaine) et le seul poème de Rimbaud du spectacle, «Les Poètes de sept ans».



# Zoom sur un genre...

## La Mélodie

Pendant français du Lied allemand, descendant de la Romance développée pendant la Révolution, la Mélodie française se distingue de son cousin allemand par sa nature plus intellectuelle et poétique.

Elle se développe sur tout le XIX<sup>e</sup> siècle, et on peut considérer qu'elle naît en 1841, lorsque Berlioz compose *Les Nuits d'été*, sur des poèmes de Théophile Gautier. Mais ce sont bien Gabriel Fauré (*La Bonne chanson*, 1892–1894, *L'Horizon chimérique*, 1921) et Henri Duparc (*L'Invitation au voyage*, 1870) qui en assureront l'accomplissement.

À partir de 1866, la mélodie connaît un essor sous l'impulsion de l'école Parnassienne (Théodore de Banville, Leconte de Lisle...) et lui permet de développer une pleine conscience poétique. Debussy et Ravel lui apporteront ses dernières mutations.

Se présentant comme une pièce pour voix et piano, ou accompagnée par l'orchestre, la mélodie se veut particulièrement expressive, dépendante du poème notamment dans sa structure, et use volontiers de figuralismes.







# Opéra Orchestre National Montpellier

Occitanie/Pyrénées-Méditerranée

Valérie Chevalier  
directrice générale  
Michael Schönwandt  
chef principal



**Service Développement culturel**  
actions artistiques et pédagogiques

**Carnet spectacle réalisé sous la direction de**  
Mathilde Champroux et Caroline Maby

**Rédaction des textes**  
France Sangenis

**Réalisation graphique**  
Hugo Malibrera

**Illustrations**  
Lim Kiihwan



montpellier  
Méditerranée  
métropole